

Prix Abraham – Torok 2025, 8/3/2025

discours de Carlo Bonomi

Je remercie Elisabeth Bayart Darchis, l'ensemble du jury et l'Association Européenne Nicolas Abraham et Maria Torok d'avoir décerné ce prix prestigieux à mon livre.

Je suis très ému car c'est une boucle qui se referme. Sans Abraham et Torok, ma vie aurait été profondément différente. Peut-être ne l'aurais-je même pas consacrée à la psychanalyse.

Au cours de l'été 1978, j'ai rencontré Nicholas Rand à Freiburg, en Allemagne. Nous fréquentions tous les deux le Goethe-Institut pour améliorer notre allemand. J'avais 23 ans, j'étudiais la philosophie et j'avais choisi Freiburg pour y poursuivre l'élaboration d'une thèse sur la phénoménologie de l'espace et du temps. Nous sommes devenus amis et il m'a entraîné rue du Cherche-Midi, où j'ai évidemment été hypnotisé par Maria Torok qui, en véritable séductrice, m'a offert les écrits encore inédits de Nicholas Abraham sur la « transphénoménologie » qui, comme par hasard, avaient à voir à la fois avec la phénoménologie et avec le temps. Le cadeau était irrésistible et je me suis laissé séduire. Et, last but not least, dans cette année même *L'Écorce et le noyau* est publié ! Le résultat a été un extraordinaire enrichissement intellectuel, sans parler de précieuses expériences, comme celle de fouiller dans les livres de Nicholas Abraham ou rendre visite à Emmanuel Levinas et Jacques Derrida, toutes choses qui avant, auraient été inimaginables pour le pauvre provincial que j'étais.

Je voudrais maintenant expliquer comment cette rencontre a influencé mes choix. Mon approche de la psychanalyse s'est produite à un moment historique unique. Au cours de ces années, il y a eu un véritable renouvellement de la psychanalyse. En Amérique, il y avait ce qu'on appelait la « crise de la métapsychologie », c'est-à-dire qu'on avait réalisé que les prémisses et leur langage physique, chimique et biologique n'étaient pas compatibles avec les connaissances scientifiques reconnues. En outre, une prise de conscience généralisée de notre radicale intersubjectivité émergeait, et *l'infant observation* la confirmait de manière à éclairer ce qui se passe dans le cabinet de l'analyste. Enfin, le récit canonique de la naissance de la psychanalyse avait été démonté pièce par pièce. Mais il n'avait pas encore été remonté - et c'est peut-être là que réside le sens de ma recherche.

Le livre qui est primé aujourd'hui est une tentative de surmonter cette crise profonde en produisant une histoire des origines, et donc aussi des fondements et du telos de la psychanalyse, dans laquelle se trouvent tous les éléments qui ont toujours été là, mais montés différemment. Et cela donne, bien sûr, à chaque élément une signification différente.

Mais reprenons et commençons par le début. Influencé par Abraham et Torok, j'ai abordé et rencontré Freud après Ferenczi, dont le style d'écriture est enclin à faire

fond sur le sens commun et reste réfractaire aux obscurités de la métapsychologie. J'ai donc profité des efforts considérables que Ferenczi déploie pour comprendre Freud. Comme il le rappelle dans son *Journal clinique*, Ferenczi voulait montrer à Freud qu'il le comprenait parfaitement. Mais au bout du compte, cela finissait souvent par irriter Freud. En effet, dans cet effort pour assimiler la pensée du maître, Ferenczi en arrivait toujours par y ajouter quelque chose, comme par exemple, pour expliquer le transfert, il introduit le nouveau concept d'introjection. De même, dans ce processus, la perspective se déplace toujours un peu, jusqu'à entendre et voir de nouvelles choses. C'est peut-être parce que j'étais déjà prédisposé à cet exercice que, lorsque le premier volume de la correspondance Freud-Ferenczi est paru en 1992, un rêve de Ferenczi m'a si profondément frappé qu'il a soudainement ouvert une perspective. Dans cette ouverture je me suis engagé et c'est de là que ma recherche est partie.

Je parle du rêve du pénis sur un plateau. Ferenczi le fait, quand, au moment où la rupture entre Freud et Jung se produit, il se range du côté du maître et le défend contre l'accusation de ne pas se laisser analyser. Mais c'est aussi le moment où il renonce à l'espoir d'avoir avec Freud une relation basée sur une sincérité mutuelle, et où il lui demande d'engager une analyse avec lui. Il lui envoie ce fameux rêve en guise de commencement de l'analyse, et c'est un chef-d'œuvre d'ambivalence, car on ne comprend pas qui est le sujet de l'analyse. Il s'agit de Ferenczi ou de Freud ? Ce rêve est à coup sûr un rêve de castration, mais il m'est apparu aussi comme un rêve sur la théorie de la castration. J'ai alors commencé à me poser de nouvelles questions qui m'ont amené à découvrir à quel point les pratiques de castration des femmes étaient répandues, comment Freud avait été confronté de plusieurs manières à ces pratiques et surtout comment il avait été confronté aux horreurs de la castration des petites filles au cours de sa formation pédiatrique. Je découvris enfin que la patiente la plus importante de ces années décisives pour la fondation de la psychanalyse, je veux parler d'Emma Eckstein, avait elle-même été excisée alors qu'elle était enfant, au plus fort de la grande croisade contre la masturbation qui a si profondément marqué l'époque moderne.

Réussir à rassembler ces éléments de manière intelligible et convaincante a été un processus très long. Surtout, c'était un processus qui avait terriblement besoin des autres pour avancer. Je dois dire que j'ai eu d'excellents compagnons de route. Le livre qui est primé aujourd'hui n'a vu le jour que grâce à un échange long, intense et presque quotidien avec Philippe Réfabert, qui est ici avec nous aujourd'hui. Mais aujourd'hui, je veux rappeler surtout Adrian de Klerk, un analyste néerlandais qui avait compris que le mot clé du rêve d'injection d'Irma, triméthylamin, était une recombinaison des phonèmes de brit mila, circoncision en hébreu. Nous sommes en effet très proches de la cryptonymie théorisée par Abraham et Torok, de l'enfouissement d'un mot-clé dans un autre homophone, dans lequel il est à la fois conservé et effacé. La difficulté consiste à comprendre de quelle circoncision il s'agit. Avant de me rencontrer, de Klerk pensait qu'il s'agissait de la circoncision qui avait

marqué le corps de Freud. Mais pour moi, cette ci était la caisse de résonance de la mutilation génitale subie par la patiente de Freud, Emma Eckstein, un traumatisme qui, bien qu'il ait été répété même lors de l'opération du nez d'Emma, ne pouvait pas être reconnu et représenté comme un traumatisme car, à cette époque, l'excision était pratiquée et décrite comme une thérapie. L'horreur était là, mais elle était inversée - un peu comme dans la vidéo de Trump-Gaza qui nous a laissés consternés ces jours derniers.

Témoigner de l'horreur et restaurer la capacité à réagir à l'horreur, telle est la mission de la psychanalyse qu'on trouve inscrite dans son acte de naissance. Mais c'est une tâche qui ne peut être accomplie par un homme seul, et Freud était un homme seul – pour ne pas dire qu'il était mal accompagné (je parle de Fliess). Il fallait un groupe, un mouvement, une organisation. Cette ci ne tarda pas à se former autour de Freud. Mais elle se brisa aussitôt. Cela se produit en 1912, puis à nouveau en 1924, et encore en 1932, lorsque la rupture entre Ferenczi et Freud a lieu et que la tâche de faire obstacle à l'horreur est mise de côté. En bref, nous ne pouvons pas être seuls, mais nous ne pouvons pas non plus être en groupe.

Ici, mes pensées reviennent à Abraham et Torok. Lors d'une des rencontres suivantes avec Maria Torok, alors que j'étais déjà séduit par la psychanalyse, elle m'a fortement déconseillé de suivre une formation auprès d'une société psychanalytique affiliée à l'IPA. Elle m'a dit que j'y perdrais ma liberté de .

J'y ai souvent repensé et je n'ai jamais réussi à prendre une position définitive sur la question, même si j'ai de plus en plus tendance à considérer qu'il s'agissait d'un bon conseil.

Ma participation à la vie institutionnelle a été riche, pleine de stimuli et d'occasions, J'ai participé activement au mouvement de la renaissance ferenczienne, dans lequel j'ai beaucoup reçu sur le plan humain et intellectuel, et je crois que cela m'a donné la force de lutter pendant plus de 30 ans pour faire avancer mes idées. Cela n'a pas été facile, mais je crois que cela aurait été impossible au sein d'une société IPA. Ils m'auraient détruit.

J'en ai une preuve indirecte dans la société psychanalytique ferenczienne que j'ai créée en Italie et qui rassemble des personnes déjà formées et qui est devenue un lieu d'accueil, un refuge, pour les thérapeutes maltraités dans les sociétés psychanalytiques IPA. J'aborde ici le problème du caractère iatrogène que peut avoir la psychanalyse. On en parle trop peu. Il y a évidemment des choses qui ne vont pas non plus dans les sociétés non IPA, mais l'expérience m'a appris que dans les sociétés IPA, la maltraitance et les formes d'humiliation ont tendance à faire partie d'un système.

Nous avons besoin d'être ensemble et je crois qu'il est possible de trouver de meilleures façons et formes. Si nous n'y parvenons pas, comment pouvons-nous espérer mettre un frein à la barbarie qui avance autour de nous ?